Document généré le 25 avr. 2024 12:08

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

Caroline Guay, première lauréate du prix du Passeur culturel

Raymond Bertin

Volume 31, numéro 2, automne 2008

URI : https://id.erudit.org/iderudit/11764ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Bertin, R. (2008). Caroline Guay, première lauréate du prix du Passeur culturel. *Lurelu*, *31*(2), 17–18.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

(photo : François Desaulniers)

Caroline Guay, première lauréate du prix du Passeur culturel

Raymond Bertin

Lors du dévoilement de la programmation de sa 25e saison, la Maison Théâtre a remis pour la première fois le prix du Passeur culturel, qui sera dorénavant décerné chaque année à une personne ayant favorisé l'accès des enfants au théâtre. Cet honneur est allé à Mme Caroline Guay, directrice de l'École des Nations, de la Commission scolaire de Montréal, et membre du comité culturel «De la cour à la scène», qu'elle a présidé pendant plusieurs années. Nous sommes allés la rencontrer.

Leader artiste à l'œuvre

Lurelu : Mme Guay, qu'est-ce qui vous a amenée à devenir un passeur culturel?

Caroline Guay : Il faudrait peut-être plutôt se demander comment il se fait que je sois devenue directrice d'école. À l'origine, j'aimais beaucoup la musique. J'ai étudié le violon et le chant au Conservatoire, puis à l'école Vincent-D'Indy et à l'Université Laval, et il y eut un temps où j'aurais aimé faire une carrière de chanteuse classique. Il peut paraitre un peu bizarre que je sois devenue, au fil des ans, à travers un parcours non linéaire, directrice d'école; je pense que je suis demeurée une artiste. Même lorsque j'ai fait ma maitrise en administration scolaire, le sujet de ma thèse était «À la recherche du leader artiste», par opposition, disons, au leader technocrate. J'ai une sensibilité particulière aux artistes, et une façon de gérer pas toujours conforme aux normes. Par exemple, si j'ai dans mon école un professeur de danse — on sait que la danse est souvent le parent pauvre des arts : les mouvements du corps restent encore suspects, extrêmement dérangeants dans certains milieux —, je vais mettre en place des conditions pour lui faciliter la vie. C'est la même chose pour toutes les manifestations artistiques à l'intérieur de l'école.

L : Vous avez été présidente du comité culturel «De la cour à la scène»[1]...

C. G. : Oui. J'étais toute dévouée à la mission du comité qui était d'offrir aux écoles un minimum de sorties éducatives dans de véritables lieux culturels. On sait qu'en région ce n'est pas toujours possible, parfois ça se passe dans un aréna ou un sous-sol d'église. Il nous faut choisir, déterminer la programmation, organiser les transports, les ateliers dans les écoles, ce que la Maison Théâtre nous aide à faire en nous fournissant des animateurs vraiment extraordinaires! Ce faisant, nous voulons aussi favoriser l'intégration des nouveaux arrivants à la société québécoise parce que c'est incontournable : apprendre la langue, la culture, ça ne peut pas toujours se faire entre les murs d'un local de classe.

L : Votre action de passeur culturel a donc à voir avec cette clientèle particulière?

C. G. : Oui. De par mon expérience : ça fait plusieurs années que je travaille en milieu multiethnique. J'ai aussi travaillé en milieu plus francophone, à l'école Le Plateau et à l'école Louis-Hippolyte-Lafontaine, puis, à un moment, j'ai décidé de passer de l'autre côté de la montagne. Ç'a été un choix volontaire : dans nos quartiers, en dehors de l'école, il ne faut pas se leurrer, l'anglais est la langue commune, alors il faut être convaincu de la nécessité de travailler, j'oserais dire, à la survie de la langue française.

Combattre la culture transgénique

L : Vous avez parlé, lors de la réception du prix, de la culture québécoise...

C. G. : Oui, c'est important parce qu'on est envahi par des clichés : si je regarde, par exemple, ce qui se passe à l'Halloween, qui est une fête anglo-saxonne, il nous faut, chaque fois, lutter contre tous les petits objets, citrouilles et costumes, vendus chez Jean Coutu ou chez Wal-Mart, et ce partout en Amérique du Nord. Il faut toujours dire aux parents et aux enfants : utilisez votre imagination, faites vos propres costumes. Quand les enfants vont au théâtre, ils voient quelque chose qui a été fait par des artisans. Autrement, ils sont toujours branchés sur les jeux électroniques, sur Internet, devant des images préfabriquées, un peu comme une culture transgénique qui vient presque tuer leurs possibilités de créativité, et l'originalité qui peut émerger de leur cerveau. Au théâtre, ils sont en contact avec quelque chose de vrai, dont tous les éléments ont été créés, fabriqués par des artistes, souvent avec peu de moyens et beaucoup de créativité. Les enfants sont alors en contact avec une diversité rare dans notre monde envahi par les stéréotypes.

L : Quelle est la force d'impact du théâtre sur les enfants?

C. G. : D'abord, les pièces s'adressent en général à leur sensibilité, et ça leur donne à eux aussi l'idée de créer. La Maison Théâtre favorise le développement de petits spectacles par les enfants, soit sur la scène ou à l'école avec l'aide d'animateurs. C'est un processus qui les aide à développer leur identité, et à travers la langue — pas juste centrée sur les signes et l'apprentissage de règles, mais une langue porteuse de sens —, ça leur permet de s'exprimer, de s'affranchir, de se développer. Il n'y a pas que le théâtre, il y a aussi les autres arts, mais le théâtre est de plus en plus global : la musique intervient, la gestuelle, le texte, etc. Au théâtre, ils voient l'originalité. On s'inspire de la réalité ambiante mais on la transforme. C'est la qualité du théâtre, si on le compare à ce que j'appelle «la culture en boite», où tout est fait d'avance comme dans la peinture par numéros. Ce n'est pas facile à décrire, c'est d'une telle richesse! Ça s'adresse beaucoup à l'inconscient : avec les archétypes, le théâtre va chercher une force au niveau des images, qui sont très différentes des stéréotypes. Les stéréotypes enferment,

(photo : Raymond Bertin)

alors que les archétypes sont comme une matrice qui donne accès à une réalité beaucoup plus vaste.

L : Pourquoi la culture québécoise vous parait-elle si importante?

C. G. : Quand on regarde la grande créativité qu'on a chez nous, je pense que c'est un phénomène des cultures minoritaires, comme s'il y avait une nécessité d'affirmation, et moi je lie ça à notre réalité de Québécois francophones d'Amérique du Nord. Les cultures fortes sont des cultures qui ont des arts vivants. Parce qu'à Montréal, même si on ne prend pas toujours soin de nos artistes, il y a quand même tout un bouillonnement. Je compare ça à l'agriculture biologique. Je ne veux pas être simpliste, mais je trouve que ça se ressemble au chapitre du processus : l'agriculture biologique veut fournir une solution de rechange à l'agriculture transgénique, qui est terrible. Sur le plan de la culture, c'est la même chose.

L : En même temps, grâce à la Maison Théâtre et à d'autres, les enfants, aujourd'hui, voient aussi des productions étrangères.

C. G. : Absolument! Et pourquoi pas? L'idée n'est pas de dire : il faut juste que ce soit du produit local. Au contraire, il faut ouvrir. Aujourd'hui, de plus en plus, les frontières se lèvent, et on développe une conscience universelle. L'un ne contredit pas l'autre.

Une attitude rassembleuse

L : Quel est l'apport des autres directeurs et directrices d'école?

C. G. : Ici, dans le quartier, les directions d'école sont très ouvertes à l'importance d'une vie culturelle et aussi à celle de garder notre belle langue. Il faut dire que nous avons un outil facilitant : le programme de soutien à l'école montréalaise du ministère de l'Éducation, auquel participent 123 écoles de quartiers défavorisés. On nous donne de l'argent, soit vingt dollars par enfant, de la maternelle à la sixième année, que nous sommes obligés d'utiliser pour favoriser les sorties culturelles et scientifiques. Je sais qu'il y a un mouvement pour la fréquentation obligatoire du théâtre par les élèves[2], eh bien, à Montréal, grâce à ce programme, c'est presque fait. Les agents culturels des maisons de la culture nous aident à choisir de bonnes pièces, et quand on établit nos programmations, on décide toujours d'inclure un choix plus risqué, et pas seulement des valeurs sures.

L : Tous les enfants de votre école, par exemple, vont-ils au théâtre?

C. G. : Tous nos élèves vont au théâtre, en général, deux fois par an. Certains enseignants les emmèneront plutôt au Musée d'art contemporain ou dans d'autres lieux culturels, mais en général, dès l'âge de quatre ans, jusqu'à la sixième année, ils vont au théâtre. C'est systématisé, chez nous. Le service de garde y va aussi. Et on le remarque : nos élèves, maintenant, se comportent beaucoup mieux quand ils vont voir une pièce. Il y a comme un rituel : on sait quand applaudir, etc. Les élèves sont préparés lors des ateliers, on nous envoie des cahiers d'activités, ils savent sur quoi porter leur attention. Ils vont regarder toutes sortes de détails que, peut-être, ils ne voyaient pas avant. À deux reprises, nous avons emmené des enfants et des parents de milieu socioéconomique faible à la Place des Arts, entendre l'Orchestre métropolitain. Vous auriez dû voir leurs yeux! Ils montraient un respect, comme s'ils pensaient que ce n'était pas pour eux. C'est là qu'il faut travailler. L'art, le théâtre, c'est pour tout le monde. Et quelqu'un comme Yannick Nézet-Séguin est un exemple de leader qui inspire! Comme Louisette Dussault, qui s'est tant dépensée, toute sa vie, pour le théâtre[3].

lu

Notes

1. Il s'agit du comité culturel de Côte-des-Neiges et Notre-Dame-de-Grâce, composé de directions d'école et d'agents culturels des maisons de la culture de ces quartiers.
2. Voir ma chronique précédente, dans *Lurelu*, printemps-été 2008, vol. 31, nº 1.
3. La comédienne Louisette Dussault fait partie du Clan des 25, des passionnés de tous horizons qui soutiennent la Maison Théâtre.